

# Les trois songes

## Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

# Table des matières

Almaël.....	3
Ali Mustapha ou le pêcheur.....	7
Mazular.....	32

## *Almaël*

Il était minuit ; Almaël seul dans sa cellule était plongé dans un profond sommeil : tout à coup un grand homme blanc se présente et lui dît : « Almaël, sors promptement de ce lieu, et va sous les cyprès d'Ormana ; tu frapperas trois fois sur la tombe d'Areck en appelant son ombre, et l'éternel te fera savoir sa volonté. »

Almaël se réveilla, surpris de cette vision. Il se disposait à exécuter l'ordre du fantôme, mais la réflexion lui fit croire que ce n'était qu'un songe, une de ces vapeurs légères, filles du sommeil et de l'imagination ; il se rendormit.

Bientôt le même homme lui apparut et lui dit : « Almaël, Almaël, est-ce ainsi que tu exécutes la volonté du Très-haut ? » Alors Almaël se leva et marcha vers le monument d'Areck ; il frappa trois fois sur la pierre qui

se souleva, il appela Areck. Areck sortit de son tombeau, regarda Almaël et lui dit : « Je t'attendais, suis-moi. »

Areck rentra dans la tombe, Almaël l'y suivit ; soudain la pierre se referma. Areck prit Almaël par la main, et le conduisit par un sentier obscur pendant sept jours et sept nuits ; le huitième jour, Almaël aperçut un peu de clarté dans le lointain, il voulut en témoigner sa joie au spectre qui lui imposa silence.

Pendant huit autres jours, Almaël vit continuellement ce léger point de lumière qui diminua bientôt et s'éteignit enfin. Almaël soupira, l'ombre lui dit : « Fils de la poussière, pourquoi te troubles-tu ? » Almaël ne répondit rien et continua à suivre le fantôme.

Quelque temps après, le point de lumière commença à reparaitre ; il augmenta toujours et devint si brillant que les yeux d'Almaël ne pouvant plus le supporter, il regretta l'obscurité où il était auparavant ; il soupira encore, l'ombre d'Areck lui dit : « Insensé, pourquoi doutes-tu du Maître ? »

Bientôt Almaël se trouva dans une plaine de sable ; pendant trois lunes il continua de marcher ; au commencement de la quatrième, n'apercevant point la fin de cette mer de sable, il soupira de nouveau : l'ombre d'Areck s'arrêta, le regarda d'un œil irrité et disparut ; en même temps la lumière cessa, la terre s'entr'ouvrit, et Almaël resta suspendu dans l'espace.

Dix siècles s'écoulèrent, Almaël y était encore. Dieu le reçut dans sa main, et un monde s'éleva à côté de lui : Almaël y entra ; au premier pas, accablé de lassitude, il maudit son sort et à l'instant il se vit entouré de bêtes féroces. Ces animaux affamés grincèrent des dents et s'apprêtèrent à le dévorer ; Almaël se tut et les animaux s'éloignèrent.

Une campagne fertile s'ouvrit devant lui ; il marchait paisiblement, quand il vit un jeune enfant attaché à un arbre. Une femme, un glaive à la main, s'apprêtait à lui ouvrir le sein. Almaël arrête le bras de cette femme qui s'enfuit en laissant tomber son poignard ; Almaël le prit et s'en servit pour couper les liens qui attachaient l'enfant.

Involontairement il le piqua et son sang coula.

Lorsque l'enfant fut détaché, il lui dit : « Malheureux, tu as versé le sang royal, tu périras. » Almaël allait répondre, lorsque les gardes arrivèrent. Les gardes le saisirent et le conduisirent devant l'empereur, qui le condamna au dernier supplice, déjà les instruments de torture étaient préparés, le bûcher allumé : Almaël n'était pas encore résigné à son sort ; il pleurait, et son cœur murmurait secrètement. On le précipite dans les flammes, il s'écrie. « Que la volonté de Dieu soit faite ! » À ces mots, les flammes s'éteignirent, et il se retrouva en face de l'homme blanc qui lui dit : « Almaël, il n'est jamais de malheur pour celui qui se soumet à l'ordre de dieu. »



## *Ali Mustapha ou le pêcheur*

À une petite distance du Bosphore, non loin de l'endroit où Bélisaire, bien des années avant, demandait l'aumône, était un musulman appelé Ali Mustapha, fils de pêcheur et pêcheur lui-même. Il vivait du produit de son travail ; jeune, beau, bien fait, d'un excellent caractère, il aurait pu, malgré sa pauvreté, se regarder comme un être très favorisé de la fortune, si l'on comptait pour quelque chose ce que l'on a ; mais s'étant toujours bien porté, il n'imaginait pas qu'on pût être malade ; et comme personne ne lui avait dit qu'il était beau, il ne l'avait jamais remarqué : quant à la bonté, il pensait que c'était l'attribut de tous les êtres ; il ne se trompait pas beaucoup. Au demeurant il vivait tranquille et sans ambition.

Un jour, étant à la pêche, son filet rapporta une quantité prodigieuse de poissons dont la teinte brillante le

frappa. Tandis qu'il les considérait, il s'aperçut que ces belles couleurs se ternissaient, et que chaque poisson devenait une eau trouble qui s'écoulait sur la terre. Ce phénomène le surprit : bientôt son étonnement se changea en chagrin, lorsque de toute sa pêche il ne vit plus qu'un seul poisson, qui paraissait devoir se fondre comme les autres. Dans un mouvement d'humeur ou de pitié il le renvoya à l'eau et alla jeter son filet ailleurs ; il prit alors des poissons moins brillants mais plus solides, et il les emporta chez lui.

Plusieurs années après cet événement, il eut la fantaisie d'aller à Constantinople, ce qui ne lui était pas encore arrivé. Il fut plus étonné que réjoui de ce grand rassemblement d'hommes de toutes les nations et de toutes les nuances ; et il retournait à sa chaumière lorsqu'il vit devant lui un palais magnifique et entendit plusieurs esclaves que se disaient, en le désignant : « C'est lui ! »

Craignant d'avoir commis quelque inconvenance, il s'éloigna précipitamment : le maître de la maison, jeune



Turc, dont l'extérieur annonçait la richesse, accourt, lui saute au cou en s'écriant : « Mon frère, vous voilà donc revenu ! Que votre absence nous a causé d'inquiétude ! Restez avec nous, nos soins vous guériront entièrement. » Ali Mustapha regardait le jeune homme d'un œil égaré, ne sachant pas s'il rêvait ; enfin, il prit la parole : « Seigneur, dit-il, vous vous trompez assurément, je ne suis point votre frère, mais Ali Mustapha le marchand de poissons. — « Mon cher Mahmoud, répliqua l'inconnu, je vois que votre tête n'est pas encore remise ; mais demeurez avec nous, je vous en conjure ; le médecin Isaac a promis de vous rendre la raison ; et si vous ne vous étiez pas échappé vous seriez déjà guéri. »

À ces mots de médecin et de guérison la peur saisit Ali Mustapha. Sans essayer de détromper le seigneur Osmin, c'était le nom de son soi-disant frère, il voulut prendre la fuite ; il en fut empêché par des esclaves, qui sur un signe du patron l'enlevèrent et l'emportèrent dans une salle toute dorée. Là, malgré ses protestations, on le déshabilla et on le coucha dans un très beau lit : bientôt une vieille femme entra en l'appelant mon cher fils, et lui

fit en langue turque une remontrance si belle et si pathétique, que le pauvre Ali Mustapha n'y put résister, il s'endormit. À son réveil il trouva près du lit sa mère et son frère supposés, et un vieux médecin qui dictait gravement une ordonnance. Cet aspect le fit trembler derechef, et voulant à tout prix se tirer des mains du redoutable esculape, il répéta et affirma ce qu'il avait déjà dit ; il allait y ajouter beaucoup d'autres chose, lorsque le médecin assura qu'il serait dangereux de le laisser parler, et on le força à se taire. Il maudissait le sort qui l'avait amené à la ville ; l'on apporta une table couverte de mets, cela le réconcilia un peu avec sa nouvelle famille.

Après le souper, il voulut encore hasarder une explication, mais ce fut vainement ; il remarqua même que tout ce qu'il disait ne servait qu'à le faire garder plus étroitement : étant resté trois jours sans ouvrir la bouche, on lui permit de se lever et de se promener dans la maison et les jardins.

Son hôte était un seigneur fort riche ; il apprit aussi par les propos qu'il recueillit, que ce Mahmoud, frère

d'Osmin, était devenu fou deux ans auparavant, qu'on avait essayé de le guérir, et qu'au milieu du traitement il s'était échappé de la maison. Beaucoup de gens croiront que le reste de la famille le sentait de la maladie de Mahmoud ; mais je leur dirai que sa ressemblance avec Ali Mustapha était si grande, qu'il était permis de s'y tromper.

Notre pêcheur bien traité, bien soigné, prenait son mal en patience, et n'osant dire, sous peine d'être purgé, baigné, saigné et médicamenté, qu'il n'était pas Mahmoud, il commençait presque à croire qu'il l'était véritablement, lorsque le patron reçut de Bassora, par le roulage accéléré, une grande caisse de forme oblongue. On l'ouvrit, et on y trouva embaumé le corps du véritable Mahmoud qui était mort en perse, ainsi que l'annonçait la lettre de voiture. À cette vue, Osmin se mit dans une furieuse colère contre Ali Mustapha, et le traitant d'imposteur et de faussaire, il voulait d'abord le faire empaler ; pourtant il se contenta de le mettre à la porte avec cent coups de bâton.

Le pauvre Ali Mustapha fut d'abord bien joyeux d'avoir recouvré sa liberté, et, tout en boitant, il s'achemina vers sa chaumière. Elle était en ruine, ses filets étaient pourris, et l'on avait volé ses meubles. C'est alors qu'il pleura son destin. Après avoir bien pleuré, il se mit à l'ouvrage. Quelques jours de travail réparèrent le désordre, et il se trouva aussi riche qu'avant son aventure, mais il n'était plus heureux : les plaisirs dont jouissait Osmin lui revenaient sans cesse à l'esprit.

Un jour, à la porte de sa cabane, il regardait le Soleil qui se couchait. Réfléchissant sur sa situation, il s'écria : « N'est-il donc point quelque bon génie qui puisse me mettre à la place de cet heureux Osmin ? » À peine avait-il dit ces paroles, qu'un jeune homme vêtu d'azur, ayant au dos deux belles ailes rouges et jaunes comme celles d'un perroquet, et sur la tête une auréole de saint, parut devant lui. Ali Mustapha, surpris, s'inclina. « Mortel, dit le génie, car c'en était un, je n'ai pas oublié le service que tu m'as rendu, et je veux t'en récompenser. » Ali Mustapha le remercia et lui demanda fort poliment en quoi il avait eu l'avantage de lui être utile. Le génie lui

rappela le jour où il avait pris ces poissons de couleur brillante. Il lui dit qu'ils étaient autant de génies, bons, mauvais ou passables, qui, dans ce moment, étaient réduits à cet état de faiblesse où ils retombent une fois par siècle ; que, dans cette situation, n'étant plus immortels, ils s'étaient anéantis aux premiers rayons du soleil ; que le même sort lui était réservé s'il ne l'avait pas rejeté à l'eau. Alors pour prix de ce service il lui donna une pierre jaune, avec laquelle il pouvait, en se frottant le front, prendre la forme de l'individu qu'il lui plairait.

Quand Ali Mustapha se vit le maître de devenir Osmin, il n'en eut plus autant d'envie ; il commença à se considérer des pieds à la tête : il se vit des agréments qu'il n'avait jamais remarqués. Il aurait donc voulu avoir le sort d'Osmin, mais rester Ali Mustapha ; la chose était impossible : il hésita pendant plusieurs jours ; enfin il se décida, et se frottant le front avec le talisman, ainsi que le génie le lui avait recommandé, il se trouva transporté au milieu d'une réunion de tous les beaux esprits de Constantinople, où il y en avait alors.

Il fut d'abord un peu étourdi, mais s'étant regardé dans une glace, il reconnut qu'il était bien Osmin : cela le rassura. Il prit la parole, et se mit à discourir sans rien dire, avec une abondance qui l'enchantait ; il ne se tenait pas d'aise. Les politesses que chacun lui faisait redoublaient son ravissement ; il augmenta encore, lorsqu'il vit une foule d'esclaves s'empressez de satisfaire ses moindres volontés. Il voulut visiter son harem ; vingt beautés se disputaient un seul de ses regards. « Ah ! Dit-il, j'étais un sot de balancer ; Osmin est un homme fort aimable, je me conduirai entièrement comme il s'est conduit, puisque cela attire tant de considération ; seulement, si jamais je rencontre le pauvre Ali Mustapha, je ne lui ferai pas donner de coups de bâton.

Les trois premiers, jours s'écoulèrent comme un songe doré ; le quatrième, il trouva moins doux les plaisirs qui l'avaient enivré ; le cinquième, il s'aperçut que les hommages qu'on lui rendait s'adressaient à sa fortune et non pas à lui ; le sixième, il éprouva de la satiété, il fut presque fâché de ne plus rien désirer. Il sentit qu'en amour et en ambition le désir et l'espoir

valent souvent mieux que la réalité. Cependant, jusqu'à ce moment, il n'avait rien regretté d'Ali Mustapha. Une après dînée, errant seul dans la campagne, il trouva un janissaire qui battait un paysan ; il voulut faire quelques observations : le soldat lui répondit par des menaces. N'écoutant que son indignation, il s'élança sur l'insolent, qui, le repoussant d'un air moqueur, l'envoya tomber à quatre pas. En se relevant il disait : « Ah ! Si j'étais encore Ali Mustapha, comme je châtierais ce misérable ! » Et il sentit pour la première fois qu'au lieu d'avoir, comme dans son premier état, des membres nerveux, il était d'une constitution faible et chétive ; il en rougit.

Ayant lu dans je ne sais quel auteur turc, que la puissance physique est le premier bien qu'un homme peut désirer, à force d'y penser, il finit par le croire ; il se lassa d'être Osmin, et ayant rencontré un individu qui portait un fardeau énorme, il se frotta le front avec la pierre et devint le grec Croscoris.

C'était l'homme le plus musculeux qui fût dans

Constantinople. Notre pêcheur, fier de cette vigueur prodigieuse, montrait le poing à tous les janissaires ou autres qui s'avisait de le regarder de travers ; mais il s'aperçut bientôt que Croscoris, outre qu'il était un très grand brutal, était un ivrogne déterminé ; et un jour, ayant été condamné à l'amende, sur la plainte du mufti, pour avoir été trouvé ivre dans les rues : « Hélas ! S'écria-t-il, quand j'étais Ali Mustapha, j'étais sobre. »

Alors il pensa que la force d'esprit valait mieux que celle du corps, et il devint le grand vizir Méhémet, qui passait pour un fin diplomate et un très grand politique. L'exercice du pouvoir charma d'abord le nouveau ministre ; mais écrasé d'affaires et de soins, il regretta la tranquillité dont il avait joui, ensuite il remarqua qu'il voyait tout de travers ; il avait sur les yeux je ne sais quel bandeau qui lui faisait paraître vert ce qui était rouge, et blanc ce qui était noir. « Ah ! Dit-il, quand j'étais Ali Mustapha, je voyais les choses telles qu'elles sont. » Le lendemain l'accueil flatteur qu'il reçut de sa hauteesse lui fit oublier ses chagrins ; le surlendemain on lui envoya le cordon, et n'ayant pas le temps de choisir, il devint



Bahek, le cadi.

La première heure, il crut qu'il était un Salomon, la seconde il vit qu'il en était tout autrement ; cependant le plaisir de parler sans cesse, et de sentir sa main et sa robe baisées tout le jour, le soutenait dans son nouvel état ; mais il reconnut au digne juge certains vices dont il avait grande horreur. « Ah ! S'écria-t-il, quand j'étais Ali Mustapha je n'étais pas un si vilain homme. » Et Voulant prendre une forme qui ne ressemblât en rien à celle d'un cadi, il se fit Hassan, le corsaire.

Courageux, intrépide, il se sentait surtout très apte à la tendresse ; mais son aspect portait la terreur, toutes les femmes le redoutaient et recevaient en pleurant ses déclarations ; il n'en rencontra qu'une seule qui, par goût ou curiosité, céda de bonne volonté : c'était la cousine d'un banquier de Péra. Cette jeune dame, qu'on appelait Suzanne, trouva tant de charmes dans la société d'Hassan, qu'elle ne l'aurait probablement jamais quitté si son cousin le banquier n'eût fait faillite : ce malheur lui étant arrivé, elle fut comprise dans l'inventaire du mobilier, et

devint ainsi la propriété des créanciers.

Le métier de corsaire ne déplaisait pas à Ali Mustapha, car il le faisait en tout bien, tout honneur de corsaire ; il ne regrettait que sa probité. Un jour il fut pris par deux galères siciliennes : il aurait changé sa figure contre celle d'un des capitaines capteurs, malheureusement l'un était borgne, et l'autre avait perdu le nez à je ne sais quelle bataille. On le conduisit à Naples : ne voulant pas se presser, il se laissa enfermer dans un cachot ; mais le geôlier lui ayant donné les étrivières pour sa bienvenue, il prit sa forme par dépit. Résolu d'ailleurs d'abandonner ce corps ignoble, il laissa les prisonniers à la garde de Dieu, et alla se loger à Chiaia, à l'hôtel d'Angleterre. Là, ayant entendu dire à table d'hôte, par un commis voyageur, que le marquis Ribaldo était un très riche et très noble Napolitain, il devint le marquis Rihaldo.

En effet, ce seigneur avait réellement une fortune immense, mais grand dissipateur, rongé par dix maîtresses, trente laquais et un intendant ; il était toujours

aux expédients, et Ali Mustapha s'écriait souvent :  
« J'étais moins pauvre quand je n'étais que le pauvre Ali Mustapha. »

Un soir, étant au théâtre Saint-Charles, il fut frappé des accents mélodieux qui s'échappaient d'un grand corps imberbe, qu'on applaudissait avec fureur : il envia le sort de cet heureux mortel, que les deux sexes semblaient admirer à l'envi ; et sans trop réfléchir, profitant du premier point d'orgue, il se met à sa place. Il termina la roulade tout aussi bien qu'elle avait été commencée. Enivré des applaudissements qu'il recevait, se voyant si frais, si joli, il ne douta pas qu'il ne dût séduire toutes les femmes. Dans un entr'acte, il adressa la parole à une jeune actrice avec laquelle il venait de déclamer un morceau très vif : elle lui tourna le dos en haussant les épaules. Il crut qu'il y avait eu précédemment quelque brouillerie ; il s'approcha d'une autre, même rebut ; cela l'étonna : il se souvint alors que le chanteur, au moment où il prenait sa figure, l'avait regardé en ricanant, ce qui n'arrivait pas ordinairement : il conçut quelques soupçons ; et quel fut son effroi lorsqu'il connut comment

l'on obtenait une voix si douce ! Il s'écria : « Quand j'étais Ali Mustapha, je chantais moins bien, mais... » et il maudit la musique, le chanteur, la pierre jaune et le génie qui la lui avait donnée.

Ce fut bien pis lorsqu'il se souvint qu'il avait laissé le talisman dans la poche d'un des habits de Ribaldo ; il court de suite à la maison du marquis : on lui dit qu'il vient de partir pour Rome.

Il prend la poste pour Rome ; là il apprend qu'il a gagné Florence : il vole à Florence ; la première chose qu'il aperçoit, c'est un convoi : il reconnaît les armes du marquis ; on lui dit qu'il était mort la veille d'une indigestion que lui avait donnée un de ses cousins qui était son héritier.

Il s'informe des hardes ; le cousin les avait vendues à la friperie ; il va à la friperie : l'habit du marquis avait été acheté par un cabaretier qui aimait la toilette ; ledit cabaretier avait donné la pierre à son filleul pour jouer avec, ce que l'enfant exécutait, lorsque M. Papagallo, professeur au cabinet d'histoire naturelle de Pavie,

revenant de son voyage de Palestine, vint à passer. Ce naturaliste, l'un des plus savants de la terre, avait enrichi sa patrie d'une nouvelle espèce de puces et de deux variétés de rats. Il décida que la pierre était une lave compacte, mêlée de feldspath et de schorl, et il l'acheta pour la fondre au chalumeau.

Notre pauvre chanteur redoubla de vitesse ; il arrive à Pavie, mais les anglais venaient de s'emparer de la ville, et ils avaient emporté pour le beau muséum de leur roi Georges tous les métaux, minéraux, pierres calcaires, pierres coquillières, pierres vitrifiables qu'ils avaient pu trouver, en y joignant pour échantillon du sol les pavés de deux petites rues. Il fut à Londres plus vite que je ne saurais dire, et il arriva la veille de la Toussaint, à huit heures du matin, par un blue coach, après avoir été fort écorché à Brighton, à l'hôtel du Old Chicken.

Il se présente au muséum qui est public, comme chacun sait ; on lui dit qu'il aurait toute liberté de le visiter, mais qu'il fallait faire préalablement une pétition au chancelier de l'échiquier. Il s'en tira fort bien, et je puis

assurer les gens que cela intéresse qu'elle était dans le meilleur style ; aussi le chancelier la fit passer dans la quinzaine au lord maire, qui ne la lut pas, mais qui la renvoya à un constable qui dit à notre voyageur de prendre un certificat de l'ambassadeur d'Italie, et d'aller ensuite trouver M. Archibald Custom, Suffock Street, n° 20. Après quelques autres formalités également indispensables, dont je supprime ici les détails, aidé de la puissante protection d'un lord, il eut la permission d'entrer dans le British Muséum, en payant, ainsi qu'il est juste.

Il fit une assez longue recherche sans rien voir, tant l'ordre est admirable ; enfin il reconnut sa pierre classée d'une manière très scientifique entre un rat palmiste et un zoophite de la mer du sud : il s'en saisit avec empressement, et, pour échapper aux gardiens qui le poursuivaient, il prend bien vite la forme du gros marchand de la cité qui ronflait dans un coin.

Il ne fut pas plutôt revêtu de l'épaisse figure du gentleman, qu'il éprouva une soif épouvantable, un

égoïsme parfait, et une pesanteur d'esprit qui lui laissait justement la perspicacité nécessaire pour calculer combien il faut de schillings pour faire une livre sterling ; cependant sa construction était telle, qu'avec ces trois qualités il se croyait l'homme le plus sobre, le plus philanthropique, le plus ingénieux de notre globe. Dans les moments lucides il se disait bien : « Quand j'étais Ali Mustapha, j'avais les idées plus nettes. » Quoi qu'il en soit, il n'aurait jamais quitté ce corps opaque, si un jour il ne se fût trouvé sur le point de mourir d'une fièvre quarte que lui avait donnée un médecin espagnol, dont, par reconnaissance, il prit la forme. Dès cet instant un violent amour du pays s'empara de lui, et voyant un bâtiment catalan prêt à partir, il monta dessus.

Arrivé en Espagne, il trouva qu'une moitié de la nation s'amusait à pendre l'autre, ce qui aurait paru fort ridicule à tout autre qu'à un vieux médecin espagnol, et quoique intérieurement il se dit : « Quand j'étais le turc Ali Mustapha j'étais plus humains, il se jeta, pour ne point être pendu, dans le parti de ceux qui pendaient.

Malheureusement il avait professé dans ses voyages quelques idées philosophiques ; et quoique en rentrant en Espagne il eût eu soin de laisser aux frontières le peu de raison qui lui restait encore, on sut qu'il avait jadis raisonné, et un vénérable familial, devenu espion de police par passe-temps, le dénonça. Le pauvre homme aurait été condamné pour le moins aux galères, s'il n'eût pas été averti à temps : mais il le fut, et il s'enfuit à bordeaux.

Une nuit, en revenant je ne sais trop de quel endroit, il entendit une voix douce qui chantait en vers : « Que vivre sans amour, c'était mourir, et que son cœur ne demandait qu'un vainqueur. » Tout Espagnol est très inflammable, surtout de nuit, et il répondit également en vers, quoique d'une voix un peu chevrotante : « Qu'il serait de son cœur l'heureux vainqueur et le très humble serviteur. » À Ces doux accents, une petite croisée s'ouvrit, une femme parut, et on lui jeta sur la tête un grand pot d'eau fraîche ; il se releva ivre d'amour : les Espagnols sont ainsi faits. Cependant il jugea qu'un vieil Espagnol basané n'était guère propre à plaire, et il



regretta de n'être pas le frais et dispos Ali Mustapha.

Le lendemain, ayant remarqué sous les fenêtres de la belle un jeune particulier de la figure et de la taille la plus heureuse, il jugea qu'il allait chez la dame. En effet, le jeune homme sonna, on ouvrit, et il entra ; il n'avait pas fait trois pas dans la maison que le médecin avait pris sa place.

D'espagnol, devenu un Français charmant, Ali Mustapha put admirer à son aise son élégante compatriote, elle l'accueillit comme quelqu'un qu'elle connaissait depuis longtemps, et aux soupirs de qui on est accoutumé. Mais il éprouva bientôt qu'il n'était pas amant heureux, et un grand soufflet fut la réponse d'une tendre impertinence.

Il espéra que la persévérance agirait, et il s'arma de patience ; il lui en fallait beaucoup, car le rôle de Gascon lui pesait étrangement ; il ne pouvait rester une minute en place ni ouvrir la bouche sans raconter quelque histoire incroyable. « Ah ! Disait-il souvent, quand j'étais Ali Mustapha, je croyais à ce que je disais, et je ne tournais

pas à tout vent. » Néanmoins, dans l'espoir d'obtenir le cœur de la belle veuve, car elle l'était, il restait le beau Français.

Sur ces entrefaites, des Cosaques arrivèrent à bordeaux : la dame les trouva charmants ; et lorsqu'ils passèrent, elle leur sourit le plus agréablement du monde.

Il vint loger dans la maison un tartare au nez plat, au teint olivâtre, à l'odeur huileuse, ivrogne au physique, et sot au moral. À son grand étonnement, notre amoureux vit que la veuve faisait les yeux doux à ce nouveau venu. Décidé à tout pour se faire aimer, il prit la forme du vilain, et le soir même la belle l'adorait.

Soit indignation de ce ridicule caprice, soit le désagrément de se trouver dans la peau d'un kalmouk, qui, comme on a pu s'en assurer, ressemble à l'homme un peu moins que le singe, il fut bientôt guéri de sa passion, et pour quelques centaines de raisons il regretta encore de n'être plus Ali Mustapha.

Pour la première fois, il fit la remarque que la pierre

diminuait insensiblement, et qu'elle avait pris une couleur terne ; il s'en effraya ; le génie lui apparut : il avait l'air riant et même un peu goguenard. « Ami, lui dit-il, je suis bien aise que tu aies enfin trouvé un état qui te plaise ; tu vas retourner dans ton pays, sur les bords du Volga ; tu y grelotteras les trois quarts de l'année ; tu y recevras le knout en tout temps, et tu seras vendu quand ton seigneur et maître aura besoin d'argent ; du reste tu pourras voler et piller à ton aise chez les amis et les alliés de ton souverain. » Le pauvre homme, épouvanté, allait se jeter aux pieds du génie ; celui-ci le rassura en lui disant que la vertu du talisman allait encore à trois transformations ; mais que c'était à lui à ne pas choisir étourdiment : il se le promit bien. Le génie disparut.

Ali Mustapha, pour avoir toute la facilité possible de faire un bon choix, se rendit à Paris. Tout le monde y parlait d'un esprit prodigieux, d'un auteur inimitable, qu'on appelait Barbichon ; Corneille et Racine étaient des Pradon auprès de lui. M. Barbichon n'avait rien mis au jour que des sottises ; tout le monde était d'accord sur ce point ; mais son portefeuille était rempli de choses

incomparables que personne n'avait jamais vues. Une des pièces de ce brillant génie devait être incessamment lue aux *Français*, et les acteurs s'extasiaient sur les beautés dont elle étincelait probablement. Ali Mustapha, après avoir mûrement réfléchi, crut qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de se mettre à la place de ce phénix, et c'est ce qu'il fit. Il courut vite au portefeuille : il était rempli à rompre ; poèmes, comédies, contes, idylles, chansons, il y avait de tout. Il prend au hasard, et tombe sur un poème. Au premier coup d'œil, il perdit un peu de la bonne opinion qu'il avait conçue de M. Barbichon ; mais dès qu'il fut mieux identifié avec le personnage, il trouva tout admirable.

Connaissant la ville et la cour, accueilli partout, fêté, caressé, il croyait véritablement avoir trouvé le bonheur ; cependant il attendait avec impatience la représentation de sa tragédie. Le grand jour arriva ; on écouta le premier acte attentivement ; on bâilla au second ; on murmura au troisième, et au quatrième il semblait que l'enfer fût déchaîné contre le pauvre auteur, et que tous les sifflets du monde se fussent donné rendez-vous au parterre.

Hélas ! Ces sifflets n'étaient que trop mérités. Désespéré, il s'écria : « Ah ! Quand j'étais Ali Mustapha, je ne faisais point de tragédies ! »

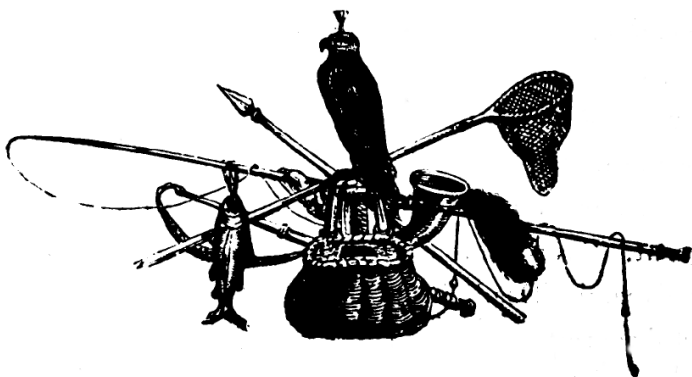
Il résolut de laisser cette pauvre enveloppe ; mais la rage d'écrire l'avait saisi, et en quittant la figure d'un auteur tombé, il voulut passer dans celle d'un autre. Il songea cette fois à s'emparer d'un mérite formé et d'une réputation toute faite ; et ne s'en rapportant pas au jugement du vulgaire, il se mit à lire les ouvrages de tous les auteurs vivants ; l'entreprise n'était pas petite ; cependant il en vint à bout ; il est vrai que la vue seule du titre lui suffit pour apprécier certains volumes : s'il ne savait pas faire de livres, il avait le talent de les juger. La manière de M. Trois-Étoiles lui plut ; cependant avant de prendre une détermination, il voulut voir de près sa personne, et se fit présenter chez lui ; il trouva un homme aussi modeste qu'aimable et savant ; il ne balança pas un instant à devenir M. Trois-étoiles.

Dès ce moment, il se sentit une incroyable facilité, un style noble et gracieux, de la poésie, de la science et de la

raison ; les pages s'échappaient de sa plume. Il se trouva en possession d'une renommée brillante, d'une estime acquise, et méritait l'une et l'autre ; mais par la raison même qu'il avait du mérite, il eut des envieux : ils lui suscitèrent toute sorte de tracasseries, et, pour mieux l'assassiner, ils mirent son nom à leurs propres ouvrages. Il aimait la gloire, mais il préférait le repos.« Ah ! Répétait-il souvent, quand je n'étais que le pêcheur Ali Mustapha, personne n'était jaloux de moi ; si je gagnais mon pain à la sueur de mon front, je le mangeais tranquillement. » Il repassa tous les rôles qu'il avait remplis, depuis celui d'Osmin jusqu'à celui de M. Trois-étoiles, et il regretta encore Ali Mustapha.

La vertu de la pierre était presque épuisée ; il ne restait plus à notre homme qu'une seule figure à prendre ; dans sa douleur, il s'écria : « Si le génie me voulait véritablement du bien, il me rendrait ma première forme. » En Disant cela, il se frottait le front : tout à coup, il lui semble que ses yeux s'ouvrent ; il regarde autour de lui, et se trouve accroupi à la porte de sa cabane. Joyeux, il se prosterne, il remercie le génie, il

reconnaît ses filets : ils n'étaient pas encore secs, et les derniers rayons du soleil brillaient sur l'horizon. Il vit que tout ce qu'il croyait lui être arrivé n'était qu'une vision ; il ne se plaignit plus de son état ; il vécut pauvre, mais heureux.



## *Mazular*

Du temps que l'empereur Triptol gouvernait la Triptolie, grand royaume de l'Asie que personne autre que moi ne connaît, et qui est situé où je ne vous dirai pas, et pour cause, il y avait dans Trip, capitale de ce grand royaume, un cordonnier qu'on appelait Mazular. C'était un homme fort habile dans sa profession ; ce qui faisait qu'il était extrêmement considéré par le barbier du premier eunuque de l'empereur Triptol.

Un jour que Mazular se promenait dans les jardins superbes qui environnent la ville de Trip, il rencontra un de ses amis qui riait beaucoup. Mazular lui demanda le sujet de sa joie. « Ah ! S'écria le rieur, ma femme vient de mourir subitement, tous mes maux sont finis. » Ce bon mari engagea Mazular à entrer dans un cabaret voisin, et à se réjouir avec lui de ce grand événement. Nos amis



firent apporter un plat de têtes de moutons : ils en mangèrent copieusement, après quoi Mazular se coucha sur le dos et s'endormit.

À peine avait-il fermé les yeux qu'un animal hideux apparut devant lui et vint s'étendre sur sa poitrine ; il voulut crier, mais le monstre qui l'oppressait l'en empêcha, et, le saisissant avec une force invincible, il perça le toit de la maison, l'enleva dans les airs, et fut le déposer dans un marais immense, rempli de serpents, de lions et de tigres ; alors une voix terrible lui cria : « Tu es ici pour avoir mangé des têtes de moutons et t'être endormi sur le dos. » — « Ah ! S'écria Mazular, est-ce donc un si grand crime que de manger et de dormir ? » Il en aurait dit davantage, mais un serpent qu'il vit venir lui coupa la parole : il voulut se sauver ; un tigre qui faisait le gros dos l'attendait de l'autre côté : il n'eut d'autre parti à prendre que de monter sur un arbre, où trois gros singes l'arrosèrent d'une manière fort inconvenante, et vinrent ensuite l'embrasser avec beaucoup d'affection. Mazular aurait presque mieux aimé être mangé des tigres que d'être ainsi fêté ; mais il fallait en passer par là.

Tout à coup l'arbre disparut, et Mazular tomba ; le marais ayant disparu aussi, le pauvre homme ne sut plus où poser le pied : il vit une masse qu'il crut solide ; il sauta dessus : c'était un nuage; il passa tout à travers, et il commença à rouler avec une si grande rapidité, qu'il pouvait à peine respirer ; il lui sembla qu'il descendait ainsi pendant quinze jours et quinze nuits ; enfin, il distingua quelque chose de rond et de brillant, où il fut jeté avec un choc terrible : c'était la Lune.

Quand il fut revenu de l'étourdissement où il était, il se vit environné d'hommes qui n'avaient qu'une jambe, qu'un bras, qu'un œil, qu'une oreille, et pas de nez. À l'aspect de ces monstres, il fut saisi d'épouvante, mais il se calma un peu en apercevant que leur terreur n'était pas moins grande que la sienne, et que nul n'osait approcher. Il leur fit signe d'aller chez le premier apothicaire chercher un peu de vulnéraire, car sa tête ayant touché sur une grosse citrouille qui venait là par hasard, il craignait d'avoir un contre-coup.

Ces pauvres gens ne comprirent pas ce qu'il voulait

dire ; ils s'imaginèrent qu'il avait faim : ils lui apportèrent un très beau quartier de chevreuil piqué, Mazular refusa poliment, dans la crainte que ce ne fût de la chair humaine, et d'ailleurs il avait une horreur particulière pour la viande, depuis l'aventure des têtes de moutons. Ses hôtes ayant remarqué qu'il avait la figure écorchée, ils y appliquèrent un emplâtre de poix de bourgogne.

Mazular, en éprouvant tant de bons traitements, se rassura tout-à-fait et se releva. Dès qu'ils le virent remuer deux bras, rouler deux yeux et marcher sur deux jambes, ils furent saisis d'un accès d'hilarité tel, et poussèrent des éclats de rire si forts, que le bruit en ressemblait à un grand ouragan. Bientôt la nouvelle se répandit dans la Lune qu'il y était arrivé un être double, et l'on accourut de tous les départements, de tous les cantons, de tous les arrondissements pour le voir. Cent mille passe-ports furent délivrés en moins de huit jours ; et en moins de six semaines, les savants de la capitale écrivirent plus de cinq cents volumes pour prouver que Mazular n'était qu'un jeu de la nature, une monstruosité, un hybride, qu'il était impossible qu'il existât une pareille race d'hommes ;

et Mazular s'étant avisé de dire que dans son pays tout le monde était comme lui, on le condamna à faire réparation honorable, la corde au cou, devant le palais de l'institut de la Lune, pour avoir manqué aux savants.

À ce petit désagrément près, il ne se trouvait pas mal du lieu où il était ; comme les habitants n'avaient que seize dents et la moitié d'un corps à nourrir, les vivres y étaient à bon compte ; l'on y avait une dinde aux truffes pour trente sols, et un baril de vin vieux pour trois francs, quand on pouvait frauder l'octroi. Mazular se mit donc à faire des souliers comme il en faisait dans le grand empire de Triptolie, et il conduisit assez bien ses affaires. Toutefois il regrettait que ses pratiques n'eussent pas deux pieds, car alors le bénéfice eût été double.

Afin de pouvoir répondre à ceux qui marchandaient, il apprit la langue du pays ; elle n'était pas riche : ces gens ne connaissaient que neuf lettres, et l'alphabet finissait à *i*. De façon qu'ils ne pouvaient dire aucun des mots où entrent les autres lettres ; mais ils leur étaient inutiles, ils n'avaient que deux sens et la moitié d'un

autre ; en revanche, ils avaient le double de nos maladies, ce qui provenait peut-être de ce qu'ils avaient le double de médecins. Quoi qu'il en soit, ils aimaient la danse ; ils se mettaient deux pour battre un entrechat, et quatre pour danser un pas de deux. Les journaux n'avaient qu'un feuillet, aussi il n'y avait qu'un éditeur responsable pour deux journaux. Les quadrupèdes n'avaient que deux pattes ; les colonels ne portaient qu'une épaulette ; les docteurs qu'un demi-bonnet, et chacun ne disait que la moitié de la vérité.

Mazular était là depuis un grand nombre d'années ; il faut dire que les années n'ont que six mois ; les mois quinze jours ; les jours douze heures, et les heures trente minutes. Il y avait amassé une assez grande fortune, lorsqu'un dimanche, comme il sortait de l'office, s'étant un peu trop avancé au bord de la Lune pour savoir ce qu'il y avait dessous, le pied lui glissa ; il tomba sur une comète qui passait en ce moment ; il voulut se retenir à la chevelure, mais elle lui resta dans la main : elle lui fut néanmoins d'une grande utilité, car lui servant de parachute, il arriva tout doucement et se trouva sur le

pôle arctique : où il serait mort de misère, s'il n'avait aperçu un ours blanc sur lequel il monta ; cet animal le conduisit droit à la Nouvelle-Hollande. Là, les naturels étaient entièrement nus, à l'exception du visage, qu'ils cachaient avec une feuille de vigne. Dès qu'ils virent Mazular, ils prétendirent le manger, lui et son ours blanc. Déjà la marmite était au feu, quand des faiseurs de découvertes débarquèrent ; les sauvages s'en allèrent si vite qu'ils abandonnèrent leur batterie de cuisine ; Mazular resta avec son ours blanc ; les voyageurs embarquèrent l'un et l'autre ; ils empaillèrent l'ours blanc pour sa commodité ou celle de l'équipage, et firent faire à Mazular deux ou trois fois le tour du monde.

Notre cordonnier commençait à s'ennuyer de faire toujours la même chose ; le bâtiment, qui était piqué des vers, tomba tout à coup en poussière, comme un vieux coffre de bois blanc, et tout l'équipage se trouva au milieu de la mer à plus de 3000 lieues de terre ; chacun s'en tira comme il put, et même il est probable que beaucoup ne s'en tirèrent pas. Mazular, qui avait appris à nager à l'école de marine, ne fut nullement embarrassé ; il nagea

pendant plus de trois mois, mangeant des goujons et des huîtres vertes quand il en rencontrait, et buvant de l'eau de pluie quand il en tombait ; enfin, il aperçut quelque chose dans le lointain, et ayant levé la tête hors de l'eau, il reconnut que c'était la terre. Il redoubla d'efforts, et il n'en était plus qu'à une portée de pistolet : malheureusement à l'endroit où il aborda il y avait beaucoup de cailloux, de façon qu'en débarquant il perdit un de ses souliers, ce qui est désagréable pour tout le monde et même pour un cordonnier. Malgré ce malheur, il rendit grâce à dieu et s'avança vers l'intérieur de l'île.

Bientôt il rencontra une grande maison dont les croisées étaient d'argent et les vitraux d'or. Il trouva les portes ouvertes ; il appela, personne ne répondit ; il arriva enfin dans une salle fort bien éclairée, et une grande guenon verte ayant des cornes en tête et une queue au dos vint lui sauter au cou en lui disant : « Mon cher ami, tu viens sans doute m'épouser. » Le pauvre cordonnier recula d'effroi. Il eut beau dire que non, il fallut épouser la guenon. Il espérait en être quitte pour la cérémonie ; mais son épouse le contraignit à coups de cornes aux

égards qu'il lui devait ; si bien qu'en deux ans il en eut huit enfants.

Un jour, dans une dispute de ménage, il saisit sa femme par la queue, et la lui tira si fort, qu'elle lui resta dans la main ; il entendit un grand cri : le château, la guenon verte et les huit enfants disparurent, et il resta seul au milieu de l'île.

Comme il avait toujours aimé la société, il s'ennuya bientôt de cet état. Il avait envie de se jeter à la nage pour gagner quelque autre pays, mais il se souvint qu'il avait perdu un soulier, il craignit de perdre l'autre : il se détermina donc à faire un canot sur lequel il s'abandonna au vent. Il arriva en Europe. Là, ayant lu le budget de certaine nation, qui a toujours eu la science d'être mal servie en payant beaucoup, il se fit économiste et fournisseur, et après plusieurs années de réflexions et d'études, fort de l'expérience qu'il avait acquise dans son voyage de la Lune, il proposa un plan qui devait diminuer de moitié la dépense de chaussure de l'armée ; c'était de ne donner qu'un soulier à chaque soldat. Le projet fut



discuté d'une manière lumineuse à la chambre, et renvoyé au ministre de la guerre pour renseignements. Des vues aussi sages n'échappèrent pas aux gens sensés de l'époque, et il aurait été porté à la députation de la seine ; mais, hélas ! Il ne payait que 999 fr. 99 cent. d'imposition. Ce qui empêcha son élection.

Après beaucoup d'autres aventures qu'il serait trop long de raconter, il devint ministériel et fut nommé receveur à cheval des contributions indirectes. Dans ce poste éminent, jouissant de l'estime et de la considération de tout le monde, excepté des cabaretiers, il parvint à une extrême vieillesse. Il était au lit de la mort, lorsqu'un besoin le prit ; il voulut le satisfaire ; il saisit un vase qui était près de lui. « Holà, s'écria une voix en riant très fort, ne commettez pas une pareille indécence. » À ces mots, Mazular le réveilla ; il se trouva dans le cabaret vis-à-vis de son ami, et tenant à la main le plat où étaient les restes des têtes de moutons. Il ne revenait pas de sa surprise ; le rieur lui dit : « Voilà un grand quart-d'heure que vous dormez ; il est nuit, allons-nous-en. » Mazular ne douta plus qu'il n'eût dormi ; il raconta son rêve à son

compagnon ; celui-ci ne s'en étonna pas. « L'animal que vous avez vu, lui dit-il, est le chat de notre hôte, qui est venu se coucher sur votre cafetan. Il y dormait fort paisiblement, lorsque vous avez tiré la queue du pauvre animal, qui s'est sauvé en poussant un grand cri.

Dieu est miséricordieux, dit Mazular ; et il continua à faire des souliers dans la grande ville de Trip, située dans le puissant empire de Triptolie.

